



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Maurice ROSE

Notre ami ROSE n'est plus. La maladie impitoyable qui le clouait sur son lit depuis de longs mois, et qui nous privait de sa présence au bureau, a eu raison de sa sourde résistance et des soins infinis de son épouse. Avec lui disparaît un pan entier de la vie et de l'histoire de notre Amicale.

Je ne l'ai pas assez connu pour vous parler de lui comme il serait de mon devoir de le faire ici aujourd'hui. Au cours des dernières années 80, nous avons pu voir sa grande silhouette se courber lentement, son pas devenir hésitant et son regard se perdre dans un lointain inquiétant... Le mal s'emparait sournoisement de tout son être. On le sentait déconnecté de la réalité qui l'entourait.

C'est assurément une chose atroce que de voir ainsi s'opérer, par petites touches, le déclin d'un être qui a été aimé comme un époux, un père, un ami, un camarade. Maurice a été tout cela, et aujourd'hui que le drame s'est achevé, son épouse, ses enfants, ses camarades de guerre et de captivité sont dans le deuil et dans la peine.

J'ai demandé à Henri PERRON qui l'a côtoyé de longues années de nous entretenir brièvement de Maurice ROSE. Il a bien voulu accepter, en dépit, me dit-il, des inconvénients de l'âge pour ce genre de devoir : « la pensée qu'on a du mal à rassembler, les mots qui viennent difficilement et l'orthographe qui se débîne » et je l'en remercie.

J. T.

— 0 —

Après-midi, jeudi 28 mars 1991, bien calé dans mon fauteuil, je lis un livre passionnant... la sonnerie du téléphone retentit. Je décroche... j'entends une voix amie qui m'interpelle : « Monsieur Henri PERRON ? Oui ! C'est Odette ROSE. Maurice est décédé à 14 h 30 à l'hôpital... »

Cette atroce nouvelle, je l'attendais, chaque jour, craintivement depuis deux ans. Maurice était atteint de la terrible maladie d'Alzheimer et luttait désespérément contre la mort. Odette, sa femme, infirmière de métier, inlassablement, jours et nuits, l'aidait de tout son courage, de toute sa vaillance, de tout son amour, dans cette lutte inégale, dont elle savait l'issue inéluctable. Et le K.O. venait d'arriver à 14 h 30. Le match était fini. Maurice avait 77 ans ! Adieu mon copain... Adieu Maurice...

Maurice ROSE était un ancien P.G. du Stalag VB. Dès son arrivée au stalag il est envoyé en Haute-Souabe dans la région de Biberach. Il est H. de C. de son commando. Puis, le stalag étant divisé en huit secteurs, correspondant aux Compagnies de Garde, ce morcellement amena la création des H. de C. de Compagnie, responsables de toute une région et intermédiaires entre H. de C. du stalag et H. de C. des commandos. Maurice ROSE, H. de C. de commando, devint H. de C. de Compagnie de Laupheim comprenant 134 commandos. La région de Laupheim fut libérée par les troupes françaises le 23 avril 1945.

Rendu à la vie civile, Maurice ROSE, vint rejoindre l'Amicale VB dont il devint rapidement membre du bureau. Sous son apparence modeste, l'homme se révéla rapidement un homme d'action. C'était un vrai bourguignon, sec comme un cep de vigne, discret, souple, franc, à l'écoute de tous, rassurant ; il devint rapidement Secrétaire général de l'Amicale et se révéla à la hauteur de sa tâche. Avant la nomination de Maurice ROSE, trois Secrétaires généraux s'étaient succédé dans cette courte période : GAUDRON, ROGER et BLIN. Sous la diligente action de ROSE la situation de l'Amicale se stabilise. Le secrétariat, vigilant, prend de l'ampleur. Le travail de bureau s'organise et arrive l'époque des Trois Mousquetaires : Maurice ROSE, Secrétaire général, Lucien PLANQUE, Secrétaire-adjoint et Henri PERRON, responsable du « Lien » auxquels vient s'adjoindre Emile GEHIN, Trésorier immuable de l'Amicale. Chacun, à son poste fait son devoir. L'Amicale est enfin mise sur rail et prête à aller de l'avant. Survient la fusion avec les XA, B, C. Arrivent pleins de courage et de volonté les dévoués Pierre PONROY, Roger LAVIER, Robert VERBA et Michel BROT. L'Amicale prend son essor. Grâce à cette direction collégiale, souple, mais combien efficace, où chacun à sa vraie place fait son travail, elle peut aller tranquillement vers son destin. Et, comme le dit Maurice ROSE, à propos de cette fusion, dans la plaquette du XX^e Anniversaire : « Rien n'a été changé, ni dans ses buts, ni dans son fonctionnement, ni dans son esprit... elle peut envisager l'avenir avec un optimisme raisonné. En effet, si vingt ans après sa naissance elle n'a rien perdu de sa puissance, de sa vitalité et sa cohérence, c'est parce qu'elle est bâtie sur un ciment indestructible : l'AMITIE ». L'amitié, c'est le mot-phare pour Maurice ROSE. Il a voué toute sa vie à l'amitié.

C'est l'amitié qui lance Maurice ROSE dans la publication de « Plein Sud » le livre de notre regretté



Debout : Maurice ROSE.

ami Marc POTALIER, décédé en 1956. Dans la préface que notre Secrétaire général a écrite pour ce livre, il décrit toute la genèse de cette publication : « Quelques années après la disparition de son fils, Mme POTALIER, sa mère, a retrouvé le manuscrit et s'est souvenue que son fils avait toujours espéré qu'il serait un jour imprimé. Guidée par l'amour maternel, elle a de plus pensé que son petit-fils pourrait plus tard, en lisant ce livre, mieux comprendre son père disparu, alors que lui-même était encore enfant... »

Mme POTALIER avait soumis le texte de « Plein Sud » aux deux fidèles amis de Marc, Maurice ROSE et Henri PERRON. Leurs avis concordant, elle avait pris la décision de faire publier à ses frais les mémoires de son fils. La mise à jour du manuscrit ne fut point chose aisée. Maurice ROSE s'occupa de ce travail de longue haleine, travaillant sans relâche les dimanches et parfois les nuits pendant près de deux ans, et je puis certifier que « Plein Sud » a été écrit de la première à la dernière ligne par notre Secrétaire Général. Comme Mme POTALIER lui proposait d'adjoindre son nom à celui de son fils comme co-auteur, Maurice refusa, prétextant que sans le manuscrit de Marc, le livre n'aurait pu se faire.

Je me souviens que nous en discutâmes tous les deux (dans le manuscrit il y avait matière à faire un livre de 800 pages... et il n'en fallait que 220 vu le prix de revient !) et il maintenaient son refus car il voulait faire plaisir à une mère éplorée.

Le 24-10-1967, Mme POTALIER m'écrivait : « ...comment vous remercier et vous décrire mon émotion à la lecture de l'article que vous avez fait paraître dans Le Lien. Votre amitié, votre compréhension de ce que je désire tant pour que reste le souvenir de Marc me sont précieuses. Avec votre aide et celle de M. ROSE dont la sympathie et l'intérêt qu'il a pris à la lecture de ce long manuscrit me sont aussi tellement sensibles... » J'ai fait prendre connaissance de cette lettre à Maurice. Un bon et large sourire éclairait son visage : « Tu vois bien que j'avais raison ! C'est Marc l'auteur de « Plein Sud »... et le seul ! » Le livre fut vendu au profit de notre Caisse de Secours.

Tout le dévouement, toute l'amitié, toute la bonté de Maurice se reflètent dans ce petit épisode de son secrétariat.

Lorsque le Grand Rassemblement-Pèlerinage A.C.P.G. de Lourdes pour célébrer le XXV^e Anniversaire de notre libération, fut annoncé, Maurice ROSE fit campagne pour qu'une grande partie du Bureau de l'Amicale soit présente dans la Prairie, Président en tête. Au milieu des A.C.P.G. la propagande de notre secrétaire et de sa troupe VB-XA, B, C fit merveille. Tous nos actifs dirigeants cherchèrent et trouvèrent des P.G. qui ignoraient l'existence de l'Amicale. Au lendemain de ce rassemblement-pèlerinage plus de 700 anciens P.G. des stalags VB et XA, B, C vinrent grossir les rangs de l'Amicale. Magnifique résultat d'une propagande bien dirigée.

Maurice m'apportait son précieux concours dans la préparation mensuelle du Lien. Ses articles, documentés et précis, étaient appréciés de nos lecteurs. Cet homme d'un naturel modeste, affable, exerçait son travail de secrétaire général sans bruit de fanfare, ni de proclamations intempestives. Silencieux et raisonné, il poursuivait inlassablement la tâche qu'il s'était fixée, avec un optimisme à toute épreuve : mener l'Amicale au sommet de l'U.N.A.C.

Qui aurait pu croire en le voyant parmi nous si simple, si amical, si fraternel, avec toujours un

LE BILAN FINANCIER DE L'AMICALE POUR 1990

Encore une fois, j'ai le plaisir de vous présenter le bilan de notre Amicale pour l'année écoulée. Pour mon compte personnel, c'est la 6^e fois. J'espère encore le faire à l'avenir, à moins qu'un très cher adhérent ne se manifeste, auquel cas je lui laisserai avec plaisir ce genre de divertissement, agréable et varié. Chaque fois que je m'y livre, j'ai une pensée émue pour le grand amicaliste qui m'a précédé, j'ai nommé Emile GEHIN dont les conseils avisés m'ont été très utiles.

Au 31-12-89, nous avons un solde créditeur de 343.115 F.

Au 31-12-1990, le solde créditeur était de 353.516 F, soit une augmentation de 10.000 F. La situation financière de notre Amicale n'est donc pas mauvaise. Néanmoins une politique de relative rigueur est à envisager, car dans l'avenir le nombre des cotisants ira en diminuant, donc les recettes aussi. Les dépenses augmentent et l'équilibre que nous constatons s'infléchira. Dans quel état serons-nous en 1995, date de l'expiration du bail qui nous a été consenti par le propriétaire ? Comme nous l'a expliqué M. SIMONNEAU, notre actif président de l'U.N.A.C. qui se dépense sans compter, à cette date rien n'empêchera un éventuel renouvellement car il n'y a pas de statuts concernant la réglementation d'un local à usage d'habitation loué à une association du genre de l'U.N.A.C. sans buts lucratifs. Chaque chose en son temps...

Tous nos adhérents ont reçu cette année nos vœux, y compris nos veuves et nos camarades belges qui nous sont restés fidèles. Nous avons fait 1.712 envois. Nous avons encaissé 1.324 cotisations pour un montant de 99.300 F auxquels il faut ajouter 53.705 F de dons. Nous avons donc 388 adhérents qui n'ont pas réglé. Ce nombre comprend certaines veuves et des camarades qui ne l'ont pas fait, par négligence ou qui ont déménagé et dont le courrier ne nous revient pas, et d'autres qui sont dans le besoin et n'osent pas se manifester. Nous « relancerons » dans le courant de juin, mais le résultat reste aléatoire.

Comme toujours ou presque, nous ne sommes pas au courant de la situation de chacun, un secours parfois serait le bienvenu, mais nous ne pouvons intervenir... A ce propos, il est à signaler que lors d'un décès d'un ancien combattant, une demande de secours peut être faite auprès de l'Office des Anciens Combattants du département de l'intéressé, qu'il faut impérativement faire car les sommes allouées à cet Office ne sont pas toujours dépensées en totalité, et lors de la demande de renouvellement cela prête à contestation. Ce cas est d'ailleurs traité dans Le Lien de mars 1991, en dernière page, par un extrait du J.D.C. du 16-02-1991.

Le pourcentage des dons par rapport aux cotisations qui était de 74 % en 1989 est tombé à 52 % en 1990. Cela se comprend, car à la suite de l'augmentation de la cotisation, l'habitude, la routine de faire un envoi à la fin de l'année est restée et le montant du chèque est parfois inchangé. Néanmoins, il faut reconnaître que pas mal de nos amis ont tenu compte de cette augmentation et majorèrent substantiellement le montant de la cotisation. Qu'ils en soient remerciés. Et également nos veuves qui continuent à se joindre à nous et nous permettent de maintenir un effectif satisfaisant en nous envoyant des subsides pour faire face à nos frais, qui sont réduits au minimum, mais néanmoins permanents.

Il est évident que notre grande dépense est Le Lien qui nous est revenu cette année à 102.256 F. Mais que serait l'Amicale sans notre journal ? Nous recevons constamment des lettres nous encourageant à continuer sa parution, non seulement les anciens gefangs mais également nos veuves. Chacun ayant plaisir à retrouver un nom, un fait parfois oublié mais qui revient en mémoire par suite d'un « retour en arrière » vers notre jeunesse... Il y est également fait mention des camarades qui s'en vont pour toujours.

Cette année, nous avons eu 3 parutions de 8 pages sur 11 numéros. Il est à remarquer que sur l'ensemble des amicales, nous sommes une des rares à maintenir 11 tirages par an. Pourrions-nous continuer ? ?

L'équipe du jour est toujours la même, c'est-à-dire Robert et Michèle VERBA, l'imprimerie Romain, nos rédacteurs bénévoles dont nos amis DURAND, PERRON et surtout, notre chef J. TERRABELLA qui se dépense sans compter ! Qu'ils soient tous remerciés.

Aux lecteurs

Ce journal en est à son 474^e numéro et à sa 46^e année d'existence depuis qu'il a succédé au « Captif de la Forêt-Noire », le Bulletin du Stalag VB — ce qui n'est pas si mal si l'on tient compte du fait qu'il est l'organe d'une association qui ne se renouvelle pas. Les deux sont liés très concrètement à la vie à la mort. Continuer la parution du journal tant que l'association subsistera, c'est notre objectif et notre préoccupation. Mais pour des raisons diverses bien pesées, nous nous proposons d'en modifier la formule, passant du MENSUEL au BIMESTRIEL. Au lieu et place des onze numéros habituels de six pages, les lecteurs n'en recevront plus que six, mais de huit pages que nous nous efforcerons de rendre, avec le concours souhaité de nombreuses plumes, le plus complet et le plus attrayant possible. La « matière » à imprimer est ce qui manque le plus. Aidez-nous...

Les participants à l'assemblée générale du 21 mars dernier à Vincennes, consultés POUR AVIS, ont approuvé à l'unanimité le changement souhaité ; de leur côté, en connaissance de cause, c'est-à-dire comme anciens responsables du journal, Georges PIFFAULT et Henri PERRON, s'y montrent favorables. Par ailleurs, et ça n'est pas le moindre, la charge de travail du rédacteur en chef et le coût financier du produit fini — en 1990 les seules cotisations n'ont pas suffi à en couvrir le montant —

constituent des arguments en faveur de la réforme qu'on ne peut sous-estimer, sauf inconscience, négligence... et quelque égoïsme aussi.

Nous savons votre attachement au Lien, vous l'avez souvent manifesté. Pour notre part, nous nous sommes efforcés chaque mois de ne pas vous décevoir, en vous présentant un journal de qualité qu'on a plaisir à lire et à faire lire. Les échos de « l'extérieur » qui nous sont parvenus sur ce point témoignent d'une réputation dont nous sommes fiers. En toute modestie.

Il faut donc poursuivre, nous le voulons et vous le voulez certainement avec nous. ECRIVEZ à l'Amicale, sans trop attendre, ce que vous pensez de ce projet. Comme quelques-uns l'ont déjà fait, faites-nous part de vos remarques et, pour ceux qui le peuvent, adressez-nous des textes à publier en respectant la ligne suivie jusqu'ici, celle d'un « lieu de mémoire » essentiellement.

J. Terraubella.

P.S. - Des précisions donneront ultérieurement le mois et le quantième du mois de parution, SOUS TOUTES RESERVES, c'est-à-dire compte tenu de la DISPONIBILITE des personnes (rédaction, imprimerie, etc.)

CORRESPONDANCE

Après la publication de notre lettre du 6 février 1991 adressée « Aux Soldats Français du Golfe » (Lien de mars 1991), nous avons reçu les réponses ci-après. La première est adressée à P. Durand par le Colonel commandant le 1^{er} Régiment d'Infanterie à Sarrebourg ; la deuxième à J. Terraubella par le Colonel commandant le 5^e Régiment d'Hélicoptères de Combat à Pau ; la troisième, directement au Siège parisien, par le Colonel commandant le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie de la FAR, portant le cachet des Forces Françaises en ARABIE SAOUDITE.

Sarrebourg, le 18 mars 1991

Monsieur et cher Ancien,

Vous avez tenu à manifester votre solidarité avec les soldats du 1^{er} Régiment d'Infanterie engagés dans les opérations du Golfe Arabo-Persique en leur adressant un message de soutien.

Sachez que le nécessaire a été fait sans délai pour le diffuser aux personnels concernés et que ceux-ci sont très sensibles à ce geste d'affection qui les renforce encore dans leur détermination à accomplir leur mission jusqu'au bout.

En leur nom à tous, je vous prie de bien vouloir accepter mes remerciements et vous assure de leur dévouement sans faille à la cause du Pays.

Merci encore pour vos affectueuses pensées qui sont allées droit au cœur de tous.

Bien cordialement,

Le Colonel Henri LASSERRE,
Commandant le 1^{er} Régiment d'Infanterie.

—0—

5^e Régiment
d'Hélicoptères de Combat

Pau, le 02-04-91

Monsieur le Secrétaire Général,

Merci pour votre aimable attention.

Mes hommes et moi-même y avons été très sensibles.

au plaisir de vous rencontrer.

Très cordialement.

—0—



FRANCHISE POSTALE

Rennec le Président
de l'A.N. des Stalags VB-X ARC
46, rue de Londres

45008 PARIS

A SP 85 784, le 26 mars 1991

Monsieur le Président,

Très touché par vos marques de fidèle attachement, et au moment où nous allons rejoindre la Métropole, je vous prie d'accepter mes remerciements les plus sincères au nom de tous les Officiers, Sous-Officiers et Légionnaires du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie pour l'amitié que vous leur avez témoignée.

banquet organisé au mieux par P. PONROY (et Robert VERBA pour la tombola).

Les tables rondes tiennent à l'aise dans la grande salle vitrée qui ouvre sur le Bois. Il pleut toujours...

ULM ne fait pas recette : deux tables à peine. A la première on remarque, autour de R. SCHROEDER, président des Anciens d'Ulm et de son épouse : — nos fidèles amis belges, M. et Mme POTTIEZ ; — Mmes CADOUX, BERCHOT, MIQUEL, la famille LECLERC, M. et Mme BLANC.

A la seconde table : J. DUEZ, H. CROUTA, M. COURTIER, R. SENECHAL, G. JACQUET, P. REIN. Et nos amis belges, FINET de Bruxelles, TROUILLET, M. et Mme JOSEPH.

Mais où étaient donc nos convives d'hier ? 30, 40 participants ?

A la mi-repas, la musique mettait un peu de gaieté dans la salle, tandis qu'au-dehors les giboulées de mars pleuvaient. Nostalgie du temps passé, « Il pleure dans mon cœur / Comme il pleut sur la ville » — 1945/1991, comme le temps coule...

L. VIALARD.

ESPOIR ?

Dans sa réponse à notre précédente lettre du 21 janvier, M. André MERIC, Secrétaire d'Etat chargé des A. C. et V. de G. nous précise :

« Concernant votre souhait relatif à la réversion intégrale à la veuve de la Retraite du Combattant, j'ai demandé à mes services une étude approfondie et je ne manquerai pas de vous informer de la suite susceptible d'être réservée à votre requête ».

Souhaitons une étude pas trop... longue et positive !

Marcel SIMONNEAU.

MAURICE ROSE (suite)

brin d'humour dans ses remarques si judicieuses, que notre secrétaire général était dans le civil le P.D.G. d'une grosse société de commerce de bois, import-export. Sa connaissance des essences forestières était remarquable. Il traitait d'égal à égal avec les importants dirigeants des compagnies étrangères des régions nordiques, les Russes en particulier. Mais Maurice ne faisait jamais étalage de ses énormes qualités commerciales. C'était au contraire l'ami affectueux, le compagnon P.G. de tout repos, le gars fraternel à la poignée de main franche et amicale.

Et qui aurait pu deviner aussi, que ce solide Bourguignon de la région de Saulieu, région gastronomique par excellence, serait un jour victime d'une aussi horrible maladie. Mois après mois, lentement mais inéluctablement, notre ami Maurice a sombré dans le néant. Ce jeudi 28 mars 1991 mettait un point final à sa longue agonie.

Nous n'entendrons plus la voix de stentor de notre chef de chorale. Il n'avait pas son pareil, à part son alter ego, son vénérable adjoint Lucien PLANQUE pour lancer la chansonnette à la fin d'un repas ou d'un banquet. Les Trois Mousquetaires étaient toujours ensemble dans les réunions ou rassemblements et leur coin n'était point triste... ça bougeait et ça riait. Odette ROSE, sa charmante épouse, était toujours présente. Elle était bien un peu gérée quand Maurice, de sa voix vibrante, lançait sa chanson favorite « Le Grenadier des Flandres », chanson fort grivoise du répertoire estudiantin, mais le premier émoi passé, elle reprenait au refrain.

Adieu, cher Maurice, compagnon fidèle de toutes nos escapades... Adieu ami... Je maudis mon infirmité physique et le grand âge qui m'ont empêché de t'accompagner à ta dernière demeure, à Liernais, ton pays natal...

A Odette, ton épouse éplorée, qui t'a soigné avec tant d'amour et d'abnégation pendant ta longue maladie, à tes enfants, Dominique et Gilbert qui étaient ta fierté, à tes petits-enfants, à toute ta famille, j'adresse au nom du Bureau de l'Amicale nos condoléances les plus fraternelles. Et au nom de tous : Adieu cher et sympathique ami !

Henri PERRON.

BILAN FINANCIER DE L'AMICALE (suite)

Le loyer cette année nous a coûté 21.328 F contre 9.286 F en 1989, étant donné l'augmentation du bail intervenue l'an passé.

Notre dépôt à la Caisse d'Épargne est le même que celui de l'année 1989, augmenté des intérêts dont nous avons été crédités, soit 11.747 F, et se monte à 258.985 F.

Assez de chiffres. J'espère ne pas avoir été trop ennuyeux dans le travail ici présenté.

Mes comptes ont été vérifiés par nos Commissaires aux Comptes PINEAU et SIMON qui ont donné quitus de ma gestion. Cette année il manquait malheureusement notre ami PALISSE, disparu brutalement en novembre. Il présidait à cette tâche depuis 1976. Que son épouse soit assurée de notre profonde reconnaissance.

Pour en terminer, constatons que notre Amicale qui s'en va tout doucement vers sa cinquantième année d'existence ne se porte pas trop mal. Tâchons de nous maintenir pour durer le plus longtemps possible. Puisse-nous continuer à lire Le Lien, nous rappelant ainsi un temps que nous ne pouvons oublier.

Je vous souhaite à tous bonne santé, bon courage et vous remercie.

M. MOURIER, Trésorier.



VINCENNES - LE 21 MARS DERNIER

« Mars qui rit malgré les averses / Prépare en secret le printemps... De fait les averses sont au rendez-vous, et à l'entrée de la Chesnaie on patauge dans la boue.

L'Abbé BRION nous attend pour officier en présence d'une salle clairsemée. Recueillement à la mémoire de nos camarades disparus. L'homélie invite au courage et à l'espérance, à la sagesse et à la paix entre les hommes.

10 h 30 - Ouverture de l'Assemblée Générale.

Le Bureau de l'Amicale est là : TERRAUBELLA, MOURIER, PONROY, VERBA, GAUDRON. Sont excusés : LANGEVIN et nos amis belges A. et J. ISTA — le poids des ans se fait sentir d'année en année.

Une minute de silence est observée avant la lecture du Rapport moral par le Secrétaire général et le Rapport financier fait par le Trésorier (Le Lien publie ces documents). Une brève discussion s'engage ensuite sur un sujet touchant au Lien qui sera prochainement porté à la connaissance de ses lecteurs.

Les participants, assez peu nombreux, quittent ensuite la salle pour retrouver le restaurant et le

LA GAZETTE DE HEIDE

Notre réunion annuelle des stalags VB X A, B, C vient d'avoir lieu comme d'habitude à La Chesnaie du Roy de Vincennes.

Je ne vous parlerai pas des questions administratives, la direction s'en est chargée.

J'ai déploré de n'avoir point retrouvé certains amis habituels comme DURAND, GROS, DUCLOUX, etc. J'ai une pensée pour Fernand MASSON dont les dernières nouvelles étaient plutôt mauvaises. Je les souhaite meilleures.

J'ai fait la connaissance du frère, ancien P.G., du R.P. Pascal LE GODAIS avec lequel nous avions échangé quelques correspondances en 1988. J'en ai été heureux. Je le charge de transmettre mes civilités à ce frère dont je n'ai plus de nouvelles et qui doit avoir changé d'adresse. Qu'il lui annonce que j'ai perdu ma femme qui avait beaucoup d'admiration pour notre ami commun Constant BRIANT (le R.P. SAMUEL).

Le repas fut sympa, le menu de qualité et le service impeccable. J'eus même droit à une tasse d'eau bouillante avec un sachet de décaféiné, chose qui m'avait été refusée à la fin d'un précédent repas. Merci PONROY.

Avant les débats dansants, l'orchestre joua La Branbançonne suivie de La Marseillaise que le camarade bruxellois que nous avions à notre table écouta dans un garde à vous impeccable. Bravo et merci à lui car, nous Français, avons tendance à bouger pendant les hymnes nationaux, comme les footballeurs ou les rugbymen, quand ils ne sont pas pris de danse de Saint Guy... Je ne connais ni son nom ni son adresse. Je le déplore car lui ayant vendu mon livre « Les années tristes », j'ai oublié de le lui dédicacer. S'il veut bien

se manifester à l'adresse suivante (Les Hortensias, 3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin, France) je lui enverrai une carte.

Je ne pus, hélas, danser, ayant le genou droit enflé, mais d'autres s'occupèrent de Mme AUVILLE, ma partenaire habituelle, qui ne chôma pas.

J'ai gagné au jeu de VERBA, un jeu de patience. Je dirai plutôt d'impatience car, n'en ayant guère, je l'ai balancé par la fenêtre et il fit la joie de mon chien.

Maintenant, une petite histoire qui nous a été racontée par mon voisin de table Ch'ti mi. Comme il reçoit Le Lien, il se reconnaîtra, lui et sa jeune femme.

« — De quelle nationalité étaient Adam et Eve? Nous allons essayer de le savoir.

Récapitulons. Ils étaient nus, n'ayant sans doute rien à se mettre. Ils n'avaient qu'une pomme pour deux. On leur avait fait croire au Paradis terrestre. Vous avez deviné?... Ils étaient Russes! »

Et maintenant, une histoire vraie.

S'il y a des voyous dans le métro parisien, et des voleurs à la tire, il y a aussi des honnêtes gens, même parmi les « bronzés » souvent discriminés, et ceci mérite d'être signalé.

Ayant beaucoup marché et étant un peu fatigué, j'attendais la rame assis sur un banc à la station « Saint Lazare ». J'avais passé autour de mon cou ma sacoche contenant mes papiers, mon chéquier et mon portefeuille, mais j'avais imprudemment oublié d'en tirer la fermeture éclair. Mon voisin de siège s'en aperçut et me dit en bon français, avec un fort accent arabe : — Tu fermes ton sac, fais attention aux voleurs!

Je le remerciais en sa langue, ce qui eut pour effet de faire épanouir un gros sourire sur sa figure.

— tiens... tu causes arabe (ceci en arabe) et il se lança en cette langue en une tirade que je compris plus ou moins bien, mais que je sentais amicale, pour m'inciter à la prudence.

Nous étions aux premiers jours du Ramadan. Qu'Allah lui en tienne compte lorsqu'il passera devant le tribunal suprême. Le métro arriva et l'on se quitta grands amis.

A MES AMIS DE HEIDE

Quand vous recevrez ce Lien, nous serons sur le point de nous retrouver à Armentières, à moins que ce ne soit déjà fait. Je tâcherai d'y assister malgré la fatigue qu'occasionnera ce long voyage car je ne rajeunis pas, la preuve c'est que j'ai eu l'honneur d'être invité par la commune au repas des anciens, ayant 75 ans à la fin de l'année. Je souriais jadis à l'idée de ces « cheveux blancs lapant leur soupe ». L'usage a encore cours et le nôtre débuta par un « velouté » suivi d'un bon repas.

L'an 2000 arrive à grands pas, une cartomancienne m'a prédit dans ma jeunesse que je l'atteindrai. Inch Allah.

Armentières n'est pas loin de Loos-les-Lille où se dérouleront les combats de mon régiment fin mai 40. Je ne sais si je m'y reconnaitrai?

Je vous laisse là, mes amis(es), en vous assurant de mon amitié.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

P. S. - J'ai lu les livres de René BARBAUD « Matricule 31173 » et « Charlot tête de pioche », je vous les recommande. Le dernier est un roman qui obtint le Prix de la Feuille d'or de la ville de Nancy mais qui est bâti sur des faits réels. Les récits de la guerre 14-18 sont passionnants, le personnage principal n'est autre que son beau-père lorrain; bonhomme typé et bien campé. En vente chez l'auteur : René BARBAUD, 21, rue R. Vautier, 55200 Lérouvillle. Se renseigner du prix (Pub. gratuite). Si le rédacteur-chef donne son accord?

— Le Lien, sous ma signature, a rendu compte du premier de ces livres « Matricule 31173 » (N° 471, février 1991). Le second, que j'ai lu également, est tout aussi intéressant, captivant même. Je pense que les deux sont disponibles chez l'auteur, qui se fera un plaisir de vous donner satisfaction... dans la mesure du stock existant, et pour un prix abordable. N'hésitez pas... et suivez les conseils désintéressés de Aymonin et de J. T. réunis.



Nous ne sommes pas oubliés par les épouses de nos chers disparus, entre autres par Mmes Yolande DROUOT et Fernande FRUGIER, lesquelles s'informent très souvent de la santé des rescapés du 604.

Qu'elles en soient très vivement remerciées, sachant par ailleurs qu'elles sont abonnées au Lien. Enfin elles ont manifesté le désir de venir passer quelques jours à Poitiers. Ce sera avec joie que nous vous recevrons.

Un coup de fil de notre ami ENCELOT venu chercher des nouvelles des copains. Ma réponse a été vite faite; toutes les nouvelles que je reçois vous sont transmises à tous par l'intermédiaire du Lien. C'est ainsi que je n'ai jamais de nouvelles de quelques-uns d'entre vous. J'ai nommé : LUCAS, LAMBOURG, LAMOURET, COMONT, PERNET et quelques autres.

Merci à toi Gilbert.
Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

LE COIN DU 852

Eh bien! oui, le 852 était quand même représenté à l'Assemblée Générale du 21 mars dernier. Bien sûr, pas une table complète, mais seulement 6 convives et j'ai même cru, un moment, que je serais seul avec mon épouse étant donné la grève intempestive de la S.N.C.F., déclenchée 48 heures avant.

Cette grève n'a pas fait revenir les amis CHIEUS et MARTIN sur leur détermination de venir à Paris, mais que de tracas pour arriver! Edmond CHIEUS et sa femme, habitant les Ardennes, ayant eu vent qu'un train pourrait partir de Rethel pour Paris, aux alentours de 5 heures du matin, ils se sont levés à 4 heures pour ne pas le rater. Bien leur en a pris, ils sont arrivés les premiers du kommando à Vincennes.

De leur côté, Jean MARTIN et sa femme, venant du Périgord mais ayant fait escale à Châteauroux chez leur

filles aînée, ont pu prendre le seul train disponible dans cette ville, le matin, devant arriver à Paris à 12 h 30, juste une demi-heure avant le banquet. Le retard n'a pas été trop grand, mais impossibilité d'avoir un taxi rapidement étant donné la longueur de la file d'attente. Ils ont pu, enfin, attraper un « maraudeur », quelque peu clandestin, qui leur a demandé un prix plus que confortable. Ils s'en souviendront longtemps!

Ma femme et moi, plus favorisés, le métro nous a amenés tout tranquillement au lieu des agapes; il nous a fallu seulement ouvrir les parapluies pour nous préserver de la pluie qui tombait en abondance.

Enfin la table a été complétée par l'ami Lucien GAUDRON, membre depuis longtemps du Conseil de l'Amicale où je siège avec lui, accompagné de son épouse et de deux P.G. isolés : LE GODAIS et VALLADON, avec lesquels nous avons fraternisé de suite. Puis, comme d'habitude, Madeleine et Roger LAVIER, du 605, sont venus prendre le café avec nous et cette journée s'est fort bien passée.

L'année 1991 va nous faire prendre un an de plus sur les épaules, c'est normal. En particulier, notre doyen Paul MEUNIER, qui espère bien fêter ses 90 ans le 17 novembre prochain. Nous lui souhaitons d'y arriver sans trop de difficultés. Coïncidence, le même jour Roger GOBILLARD aura 78 ans. Un bleu, quoi, par rapport à l'ancien qu'est MEUNIER. Quant à moi, si tout va bien et si la polyarthrite rhumatoïde qui m'embête depuis quelques jours veut bien me laisser tranquille, je ne demande pas mieux que de fêter, en famille, mes 85 ans le 26 octobre. On verra bien.

Quant aux « jeunes » du kommando, ceux de 73 ans, les deux Marcel, DEHOSSAY qui les a eus le 20 février et DIETTE qui les a eus le 20 avril, ils ont encore du chemin à faire pour rattraper les « anciens ».

Amitiés à tous et à vos familles. De vos nouvelles me feraient plaisir, elles permettraient d'alimenter un peu la fréquence de mes articles... Merci d'avance.

René LENHARDT.

Mots croisés n° 474 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

I. - Comptait avant tout. — II. - Subit facilement les volontés des autres. — III. - Exerce son art en ayant la connaissance et l'usage des moyens. — IV. - Copain. - Introduisit. — V. - Monnaie de la République d'Afrique du Sud. - Jeune, le fit avec son pouce. — VI. - A probablement bu un coup de trop. - Marque le lieu de l'origine. — VII. - Pronom. — VIII. - A été bien fournie en ce qui a été nécessaire à son fonctionnement. — IX. - Ils font des éparques sordides dans les plus petites choses.

VERTICALEMENT :

1. - Equitable. — 2. - Groupe de gosses bruyants et tapageurs. — 3. - Celui qui ne le fait pour personne ne mérite pas que l'on se lamente pour lui. - A la sortie de notre capitale. — 4. - Affluent du Danube en Roumanie. - Pas rendu. - Note. — 5. - A horreur des pierres. - A l'inverse du mal. — 6. - Répété plusieurs fois par la mitrailleuse. - Interjection méridionale. - Pour le lecteur du Lien, il ne l'est pas d'hier. — 7. - Gouffre profond. - Ancienne unité de mesure de chaleur anglo-saxonne. — 8. - Maladie d'une partie de l'intestin. - Ile française de bas en haut. — 9. - Les propositions alléchantes le sont parfois.

Solution en dernière page)

**CHAMPAGNE
LECLERE**
(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Nous remercions nos amis pour leur fidélité. Cependant il reste nombre d'adhérents qui n'ont pas encore réglé leur cotisation. Nous souhaitons de tout cœur que ce ne soit que simple négligence et rien d'autre...

Merci donc à :

- BORDES Georges, Bordeaux.
- GRANIER Jules, Gagnères.
- LINARES François, Nîmes.
- MANSIAUX Pol, Nantoin.
- MANCINI Louis, Eybens.
- STEENIS Baudouin, Ceroux-Mousty (Belgique).
- BOUSSARD Henri, Lyon.
- Mme BOUTIN Marie, Quédillac.

- BUFFAVAND Henri, Arinthod.
- CAILLON Louis, 6, rue du 11 Novembre, Gap.
- MARILLAUD André, Moncoutant.
- SEJALON Maurice, Villars.
- BERKOWICZ Bernard, Saint-Leu-la-Forêt.
- BRETEL Roger, La Chevallerais.
- GAVOILLE Louis, Chalons-sur-Saône.
- GENOIS Marius, Aix-en-Provence.
- LAGUERRE Maurice, Giraumont.
- OLLIER Gaston, Lézignan-La Cèbe.
- L'Abbé THIEBAUT Georges, St-Dié.
- GAGNARD Marcel, Coulaines.
- GODDART Henri, Sarlat-La Caneda.
- HANAN Marcel, Luçon.
- LAMOTHE Louis, Bretenoux.
- LE FRANÇOIS Paul, Grandcamp-Maisy.

- LELANDAIS Joseph, Saint-Pierre-sur-Dives.
- RAVEL Julien, Pollionnay.
- SARY Francisque, Le Coteau.
- Mme CADOUS Maurice, Senonches.
- CLERC C., Pontarlier.
- DIETTE Marcel, Nibelle, avec l'espoir qu'à la lecture du Lien, son accident ne sera plus qu'un mauvais souvenir.
- DAUREL Yves, Carbon-Blanc.
- DILLESIGER Pierre, Bouvières.
- DUPRE Paul, Villecerf.
- Mme Gaston FERRANT, Villeneuve-Archevêque.
- GRANIER Jules, Chavagnac.
- IMBALT Albert, Gémigny.
- LASSERRE du ROZEL, Pont-L'Abbé, en le priant de bien vouloir revoir son ché-

- quier afin de vérifier s'il n'y a pas d'erreur.
- SENEPART César, Auby.
- PIERRE Michel, Saint-Julien.
- PERROCHEAU Octave, Mouthiers-sur-Boème.
- DURAND Pierre, Pont-à-Mousson.
- Mme BEGHUIN TORLET, Hirson.
- Père REMAUD Irénée, Côte-d'Ivoire.
- CABAUP Joseph, Oust.
- CAVALLERA Fred, Gardanne.
- COURTIEU Julien, Carcassonne.
- Mme LAGUERRE Marcelle, Bordeaux.
- LEFORT Joseph, Nantes.
- SAINT-SUPERY Félix, Muret.
- AVRIL Raymond, Luçon.
- GANDOLFI F. Antoine, Bastia.
- PONTIER Léon, Alès.
- BORGEL Fernand, Annecy.
- DUBOIS Léon, Saint-Symphorien, Magnagne.
- GRILLET Paul, Bogève.
- LEFORT Joseph, Nantes.
- Mme MALLET Eliane, Biesles.

LELANDAIS Joseph, Perrières.
LECLERC René, Nevers.
L'Abbé PETIT René, Saint-Germain.
VAN CORNEWAL Hubert, Hellemmes-Lille.

BAILLET Paul, Prauthoy.
BAILLET Robert, Gueux.
CHAUD Etienne, 245, avenue du Plateau, Lyon.

DUCHER Georges, Champigny-sur-Marne.

DULONG Albert, Beaufort-en-Vallée.
MAIRE Lucien, Jard-sur-Mer.
MARGUERIE Auguste, Combourg.

VEBER Charles, Yutz.
BEAL Pierre, Saint-Genest Malifaux.
Mme BERANGER Jeanne, Romans-sur-Isère.

BIGLIA Armand, Tulette.
CHENEAU Albert, Mouzillon.
DEMICHÉL Albert, Montagny.
DUPREZ Michel, Tourcoing, à qui nous souhaitons un bon rétablissement.

FEVE René, Epinal.
GUYON Noël, Lyon.
LIMAROLA Antoine, Cachan.
PAGE Raymond, Paris.

PERALTA Louis, Limoux.
ROBINEAU Guy, Agen.
VEYRIERES Albert, Salignac.
CHARLATTE Lucien, Saint-Nicolas-le-Port.

DEMOULIN Alfred, Epegem (Belgique).
DUBREUIL Jean, Oyonnax.
DURAND Pierre, Pont-à-Mousson. Don de ISMAEL RODRIGUEZ du I.A.

GUY Maurice, Nîmes.
JUNET Claudius, Saint-Cyr au Mont d'Or.

MAGIS Firmin, Bomal (Belgique).
MOUGEL Marguerite, Oncourt.
PINSARD Valentin, Camors.

POIRIER Noël, Gérardmer.
SAILLET Pierre, Pont-à-Mousson.
SICAUD Jean, Dijon.

SISTERNE René, Cours-la-Ville.
TREHEUX Roger, Triel-sur-Seine.
AUDET André, Buxerolles.

CHARLOIS Roger, Saint-Julien de Sault.
COURGEY Paul, Velars-sur-Ouche.
FAUVEL P.-J., Nancy.

LEVENT André, Carlepoint.
PIFFAULT Georges, Manduel.
RAULT Pierre, Cormelles Le Royal.

BLIN Roger, Vernon.
BRETEAU Pierre, Vannes.
CABARET Fernand, Eaubonne.

CARREAU Frantz, Gien.
MOULEROY Raymond, Sainte-Croix.
SABRY Francis, Le Coteau.

SIREIX André, Montreuil.
Mme DEMUYNCK Raymonde, Verneuil-Halatte.

DENTELLE Marcel, Varennes-Vauzelles.
Mme GALTIER Blanche, 7, rue Pierre Loti, 91330 Yverres.

GOGER Alexandre, Le Mans.
LE BONNIEC Yves, Lannion.
MARIE Marcel, Melun.

BASSEDALE René, Saint-Omer.
BAZEILLE René, Tillières-sur-Avre.
BREZARD Auguste, Pin.

BRICOURT Joseph, Varennes-sur-Loire.
CANDEILLE Noël, Béthune.
COLLINE Audré, Annecy.

DEMESSINE Roger, Gracay.
DURAND Roger, Valence.
FOVET Raymond, Lomme.

HUDAN André, Sucy-en-Brie.

LENOIR Robert, Breuille.
Mme MOUET Marie-Louise, Eyzin-Pinet.
NAPPEZ Michel, Charquemont.

PALLUD Sylvain, Meythet Annecy.
REYNAUD Jean-Marie, Toulouse.
REYNAL Jean-Marcel, Port-Sainte-Foy Ponchapt.

SAUGE Gaston, Valençay.
Mme STEVENET Lucette, Poitiers.
VERCASSON Jean, Aix-en-Provence.
BARAN Louis, Aulnoye.

A. BARBE-LABARTHE, 92, Bd des Pyrénées, 64130 Mauléon-Soule, qui nous écrit : « C'est grâce à Roger COLOMB du VB que j'ai eu connaissance de l'existence de votre Amicale. Etant moi aussi du VB, j'ai réussi ma deuxième tentative d'évasion le 11 septembre 1941 du kommando de Konstanz-Petershausen. Evasion réussie ! Dès mon retour, je fis parvenir secrètement à un de mes amis du pays le plan de mon évasion, ce qui contribua à la réussite de la sienne qui eut lieu dans la nuit de Noël 1941, en compagnie d'une vingtaine de camarades parmi lesquels Roger COLOMB ».

Félicitations, cher ami, et bienvenue à notre Amicale.

BONNET Marcel, Salins-les-Bains.
BOSSU-PICAT A., Meylan.
Mme GILLES Georgettes, Lure.

HERARD Germain, Fargues.
JANOT Maurice, Pont-à-Mousson.
LAGUERRE Maurice, Giraumont.
Mme Jean LAURENT, Fréjus.

LAVIER Roger, Asnières, Vice-Président de notre Amicale, qui souffre toujours d'une arthrose tenace au genou droit, ce qui lui occasionne d'énormes difficultés pour se déplacer. Son épouse Madeleine, qui a fêté ses 92 ans le 25 octobre dernier, ne peut utiliser sa main droite et ne peut malheureusement pas faire grand-chose ! Il nous fait part cependant de l'immense joie qu'il a eue à reprendre contact par téléphone avec son ami René PARIS, du 615, qui est aveugle, et dont il n'avait pas de nouvelles depuis 20 ans. L'Amitié passe avant tout, nous écrit-il, et il nous charge de la transmettre à tous ceux des kommandos 605 et 852 ainsi qu'aux amis belges. Aux LAVIER et à R. PARIS, bon courage !

LE NADER Yvon, Clohars-Fovennant.
LOUMENA Anselme, Jurançon.

MARILLAUD André, Moncoutant.
MARX Yvan, Nihorne.

LEBLANC Gilbert, Mérobert.
REMONNAY Paul, Les Fins.
SALLANSONNET Lucien, Caluire.

THIRIET Raymond, Bruyères, avec l'espoir que lorsqu'il lira ces lignes il sera complètement remis de sa double fracture du tibia et péroné.

Toujours et encore merci à nos amis :
DUBOSCO Jean, Saint-Pierre du Mont.
HEUTTE Marcel, Samois.

POULAIN Clément, Vred.
TRIBOUILLARD Edouard, Caen.
GEHAN Jacques, Parthenay.

FRACOU René, Montélimar.
JEAN Pierre, Vauvert.
LAFON Jean, Sauternes.

LECLERCO Gaston, Chérenge.
MICHEL Pierre, Saint-Julien de Civry.
PERRET Jean, Besançon.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent ABADIE Roger, 5, im-

passé Fourcade, 65000 Tarbes.
BEAU Ernest, Limoges.

Mme FAURAN France a la joie de nous faire part de la naissance de sa petite fille Morgane VERLEY. « Le Martelet », 63320 Neschers.

Nous lui adressons toutes nos félicitations et tous nos vœux de bonheur et de santé.

Mme Pierre GENET, Saint-Maurice, toujours fidèle à notre Amicale en souvenir de son mari.

LAMBERT Armand, Etreillers.
MAFFEIS Marius, Pont-à-Mousson.
NAPPEZ Michel, Charquemont, qui nous envoie l'adhésion d'un ami qui ne connaissait pas notre Amicale. Aussi nous souhaitons la bienvenue à :

JANIN Georges, Lecreux, 25140 Charquemont. Ancien du X B.
PERRIN François, Montagny.
PRADIER Auguste, Saint-Germain-Lamberton.

Mme Emilie REZ, 92120 Montrouge. Sociétaire des Poètes Français, membre des Ecrivains des provinces françaises, s'abonne à notre Amicale en souvenir de son frère Louis REZ, décédé.

Nous sommes très heureux de vous accueillir, chère Madame, et n'oublions pas dans nos pensées notre ami Louis.

Merci aussi à Mme Paul RICHARD, Malaucourt-sur-Seille, pour son don envers notre Caisse de Secours, en souvenir de son cher époux.

—0—

QUE CEUX DE NOS ADHERENTS QUI N'ONT PAS REGLE LEUR COTISATION 1991 LE FASSENT SANS PLUS TARDER. ILS NOUS EVITERONT TRAVAIL ET DEPENSES SUPPLEMENTAIRES. MERCI.

—0—

CORRESPONDANCE

De notre ami Georges PIFFAULT, 30129 Manduel. REFLETS DU GOLFE :

« Le village où nous vivons se trouve à quelques kilomètres de Nîmes. Il abrite une importante garnison de la Légion Etrangère et diverses autres unités.

Dès que fut prise par la France la décision d'envoyer des troupes pour libérer le Koweït envahi, un important contingent de ces légionnaires partait en Arabie Saoudite. Leurs femmes, leurs familles furent soudain plongées dans l'angoisse, une situation qui rappelait celle que notre génération connut en 1939, avec son lot de souffrances et d'incertitudes...

Un jour que mon épouse était chez sa coiffeuse — dont le mari légionnaire venait de partir —, elle eut l'occasion de lui faire part de l'expérience qu'elle-même avait faite dans sa jeunesse : une séparation d'avec son mari de plusieurs longues années. Et la coiffeuse d'interroger : « mais pourquoi, mais pourquoi ? », ne comprenant pas. Et ma femme de demander : « N'avez-vous pas entendu parler de la guerre 1939-1945 ? » Une vague réponse montra que, mani-

festement, elle ne savait rien, ou presque rien, de cette période d'histoire. Et ma femme, alors, de préciser ce qu'il en fut pour près de deux millions de familles françaises...

Ce propos anecdotique pour montrer, d'une part l'ignorance des jeunes générations et d'autre part la nécessité pour nous, quand l'occasion se présente, de dire, d'informer et de redire encore autour de nous ».

— Car, tant qu'il y aura des hommes, la guerre...

Notre ami-toubib le Dr A. SALVAGNIAC, de Versailles, nous écrivait le 23 février :

« ...Depuis que je fais partie de notre association il ne m'est pas arrivé souvent de ne pas venir à la réunion de Vincennes. Je l'apprécie beaucoup chaque fois, car je suis heureux non seulement de retrouver ceux que j'ai connus en captivité, mais aussi ceux qui ont subi, à des degrés divers il est vrai, les mêmes peines, les mêmes souffrances et les mêmes privations » (...)

Voilà bien défini l'esprit qui préside à l'organisation et à la tenue des rassemblements des anciens prisonniers de guerre, toujours vivants après un demi-siècle et qui surprennent tant ceux qui, quelle qu'en soit la raison, n'ont pas connu l'épreuve de la captivité.

De Henri PAQUIER, Saint-Mesmin dans l'Aube, lequel nous dit avoir 28 ans (dans le désordre), un texte écrit sur la bande-adresse retournée du Lien ! Tel qu'il est, ce texte est difficilement exploitable... Il y est question d'une évasion réussie par la frontière suisse, direction Annecy via Bâle. Ce camarade nous dit avoir reçu la médaille des Evadés à Chamonix en 1949 des mains d'un capitaine du 27^e BCP, au cours d'une cérémonie officielle. Nos félicitations et longue vie à ce veinard de 28 ans tout juste...

J. T.

—0—

CARNET ROSE

Nos chers amis Pierre PONROY et Madame, Paris, sont heureux d'annoncer la naissance de leur sixième petit-enfant, ANTHONY. Aux parents et grands-parents, l'Amicale présente ses meilleurs compliments pour cet événement.

CARNET NOIR

Nous avons appris de notre ami l'Abbé PORCHERET le décès de Mme DANZANVILLIERS de Rennes. Elle était l'épouse de notre ami Joseph DANZANVILLIERS, décédé le 24 mai 1988.

Notre ancien compagnon de captivité Paul BOUHOT, de Souhey, nous a également quittés le 28 janvier dernier.

DELANNEE Théophile (X B), de Six-sur-Aff en Morbihan, le 28 mars 1991.
FORNET Pierre, 45370 Cléry-Saint-André, le 3 janvier 1990.

A ces familles dans la peine nous adressons nos condoléances attristées.

ÉPILOGUE DE LA GUERRE 39-40 ET CAPTIVITÉ

SANDBOSTEL 1940, " STALAG XB "

LE MONDE HOSPITALIER

EN ALLEMAGNE DU NORD, FIN 40

J'avais donc quitté très tôt le matin le kommando et les copains, avec mes quelques guenilles.

J'ignorais si j'y reviendrais après mon opération. Il faut comprendre, qu'une fois de plus, je me trouvais déraciné, et je parlais le cœur gros. Les quelques mois passés chez le bourgmestre nommé Petersen, avec mon camarade PETIT, avaient été assez tranquilles. Je m'étais « remplumé ». Chaque matin, en attendant que les patrons se lèvent, nous étions aux écuries. Les bidons de lait de la traite de la veille au soir étaient alignés ; nous devions les porter au bord de la route pour le camion de ramassage. Avant d'effectuer cette manœuvre, nous « piquions », avec une boîte à conserve vide, la crème du dessus. Il y avait aussi des poules errantes qui avaient des nids dans les étables, leurs œufs étaient gobés, sans être cuisinés. J'avais repris quelques kilos ainsi que mon camarade. Souvent même, nous rapportions au kommando des vivres chapardés pour nos copains du Chemin de Fer qui étaient au régime-jockey.

Mon voyage jusqu'à Schleswig s'effectua sans histoire. Mon « wachmann » (le gardien) était un vétéran, bon bougre, meilleur que celui qui nous conduisait au travail, le nommé Schuster.

Une fois arrivé au camp, j'avais été admis dans la baraque de passage où je ne devais pas séjourner longtemps.

Nous étions le 29 novembre 40, il fallait que j'attende une place disponible pour être admis à « l'hosto ». Trois jours après mon entrée, on me logea dans une chambrée, dans les grands bâtiments. Jusqu'au 11 décembre, je « glandai » en attente d'être appelé. Je me

fis quelques nouveaux copains. Je n'étais pas astreint au travail, j'étais « Krank ».

Le camp était en partie composé de grands bâtiments à deux étages. C'était un ancien « home » d'enfants, il y avait en plus quelques baraques montées sur soubassements de briques. Ces baraques étaient affectées aux services administratifs du camp, à l'infirmerie, à la baraque des « mouvants » comme moi, et à quelques ateliers. L'homme de confiance était un petit Alsacien qui parlait couramment l'allemand. Cet homme nous présentait à chaque appel, il était vif et assez sympathique, et certainement bien considéré des Allemands. Les appels avec lui étaient relativement rapides, heureusement, car nous avions déjà eu de la neige et chaque nuit le thermomètre descendait entre moins 12 et moins 15 degrés.

La nourriture était, là aussi, très maigre. Comme nous faisons un peu de feu, le soir, dans les poêles des chambrées, nous pouvions cuire ce que nous chapardions, soit au cours des corvées en extérieur, soit aux magasins, sous les bâtiments. Les sous-sols étaient réservés à l'entrepôt des vivres qui servaient à notre nourriture. Il y avait des quantités de pommes de terre, de rutabagas, etc. Les pommes de terre étaient entassées en vrac, déversées de l'extérieur par des hublots grillagés. Avec quelques camarades, nous avions organisé un pillage assez substantiel.

Nous nous groupions à une bonne quinzaine de gars, quelquefois plus, devant ces lucarnes et, le grillage ayant été soulevé en coin, un ou deux gars se relayaient à genoux pour « extirper » les patates. Le groupe faisait écran pendant que les autres remplissaient leurs poches. Le « démerdage » aidant, avec des manches à balais démontables à la façon d'une canne à pêche, en plusieurs bouts, et munis d'une longue pointe, la récolte était facile. De plus, nous avions des complices qui travaillaient dans ces sous-sols et qui avaient comme directive d'égaliser le tas afin que la



ponction sur le dessus, face aux hublots, ne se voit pas...

Tout ceci se faisait, naturellement, en grand secret, et en petit comité pour ne pas alerter nos gardiens.

Les pommes de terre en « robe des champs » étaient cuites la nuit, réparties dans la chambrée à tous les témoins du chapardage. Les trouillards, qui étaient contre ces manœuvres, étaient bien contents de se bourrer un peu plus la « panse » !

Le 11 décembre, je fus donc admis à l'hôpital. Nouvelle fouille, douche, épouillage, rasage des cheveux et des poils, badigeonnage avec des produits

anti-parasites et visite des « toubibs ». Le médecin-chef de cette époque était un professeur de l'hôpital de Strasbourg, prisonnier comme nous. C'était un très fort gaillard, d'une cinquantaine d'années, très gentil, un « bon père de famille ».

Le régime « hôtelier » était encore plus maigre qu'au camp. Les gars, une fois leur traitement terminé, demandaient à sortir de ce « crevoir ». J'ai passé Noël avec un copain du Loiret, un nommé BRUSSEAU, de la région de Châtillon-sur-Loire. Nous avons réveillé ensemble ; lui avait une petite boîte de trois sardines à l'huile, et moi, quelques biscuits de guerre (des biscuits Pétaïn) qui étaient envoyés de France pour les hôpitaux. Ces biscuits étaient détournés pour la nourriture du cheval de l'hôpital ; celui-ci, attelé à un fourgon, ravitaillait l'intendance. Quand il ne rentrait pas à l'écurie — il avait une musette-mangeoire pendue au cou dans laquelle il mangeait sa ration de biscuits — je réussissais à lui en piquer une poignée.

J'ai su par la suite que les Allemands, employés à cet hôpital, nourrissaient également des lapins avec ces rations qui nous étaient destinées (mais nous, nous ne mangions pas les lapins).

Le 30 décembre, un infirmier me rasa à nouveau et m'invita à le suivre. J'arrivai dans une salle d'opération, une table à roulettes près du « billard », un projecteur au-dessus, un lavabo, deux chaises, une table, c'était tout le décor.

Deux chirurgiens « muselés » se lavaient les mains avec de la poudre. L'infirmier français me fit déshabiller. Je m'allongeai sur le « billard », et il me dit : « T'as pas la trouille ? Car pour ça t'as pas droit à l'anesthésie ! » J'étais donc rassuré, et tout de suite mis en condition !

J'avais déjà été opéré du même côté en 1933, à l'hôpital d'Orléans. J'avais été endormi avec un masque au chloroforme, j'en avais un tel mauvais souvenir que je ne regrettais rien.

Les deux chirurgiens, un Allemand et un Polonais, vinrent me tâter le ventre, l'un d'eux un pinceau à la main me badigeonna l'aîne droite consciencieusement. Aussitôt, je ressentis comme de la glace sur le ventre. L'autre immédiatement usa du bistouri, là la sensation n'était plus la même. Une impression de brûlure m'envahit tout le bas du ventre. Je serrais les dents, croyez-moi. Je les voyais s'affaïrer avec des outils divers, des aiguilles, et ensuite au bout d'une petite demi-heure, l'un d'eux me fit des points de suture avec un genre d'agrafeuse : clac, clac et clac ! Ensuite pansement collant et « Raoust ». Ma culotte sur le bras, j'enfilai mes savates de feutre et direction la « piaule ».

J'avais l'impression d'avoir été recousu trop serré, je ne pouvais pas détendre ma jambe droite. En boitant, j'arrivai à mon lit et je m'allongeai. La douleur étant de plus en plus vive, j'avais du mal à tenir sans « gueuler ». Il n'était pas question de calmer, d'ailleurs il n'y avait aucun infirmier à notre disposition. Un seul étranger à la chambre venait toute les heures apporter des petits plats cuisinés (œufs sur le plat, cervelle, ou viande hachée, compote et verre de lait) à un Flamand fraîchement opéré de l'estomac.

Il était affiché en « cas expérimental ». Ce n'est sûrement pas pour lui personnellement que ce régime était prescrit, mais le chirurgien tenait à ce que son expérimentation d'ablation partielle de l'estomac réussisse. C'était un cobaye. Il y avait autour de ce Flamand d'autres compatriotes hospitalisés eux aussi. Ils étaient aux petits soins : le reste de ses gamelles leur était réservé.

Il y avait deux autres cas « expérimentaux » dans cet hôpital : deux aviateurs qui avaient été descendus en flammes dans la Baie de Schleswig par la « flak ». Un jeune mitrailleur Canadien de 19 ans et un co-pilote de bombardier anglais. Le malheureux co-pilote avait été grièvement brûlé, il était enveloppé de bandes, laissant libre la bouche. Tout l'hôpital était aux petits soins pour eux. Chaque jour, le chirurgien-chef allemand venait prendre de leurs nouvelles et lire les feuilles d'hospitalisation fixées à la tête du lit.

Le jeune Canadien avait 47 fractures ; je l'ai vu commencer à marcher, il avait tout d'abord deux infirmiers qui le tenaient en équilibre. Ses bras sur attelles étaient inactifs et écartés, moitié repliés. Il fallait pour le passer dans une porte le présenter de travers. Il avait toutefois le moral. Il parlait anglais, naturellement, avec son chirurgien et avec nous un français très « écorché ». Nous lui allumions sa cigarette et la lui placions dans la bouche. Nous en profitions par la même occasion, car aucune distribution de la Croix-Rouge ne nous parvenait...

Son chirurgien l'appelait son « puzzle » !

A mon départ de l'hôpital, je l'ai vu marcher seul, en canard naturellement, c'était vraiment un miraculé. Son camarade, à ma sortie, était toujours dans la même situation.

Pendant mon séjour dans cet hôpital, j'ai appris bien des combines et des façons diverses de se droguer, de se créer de l'ostéite, de la furonculose, des abcès, etc.

Cela m'a ouvert les yeux, et, après réflexion sur mes possibilités de simulation, je fis du troc avec le préposé à la pharmacie pour obtenir de la quinine et de l'aspirine.

J'ai souvent eu le cafard, mais à part ma femme à qui mes pensées allaient, je n'avais guère d'autres soucis ou préoccupations. Il fallait tenir, avoir toujours le moral et un but. Le mien (comme je ne me plaisais pas du tout dans les colonies de vacances de « tonton Adolphe ») était d'essayer d'en sortir par tous les moyens.

Le 2 janvier 1941, je fus de retour aux XA de Schleswig. Je devais rester une quinzaine de jours en « convalo ».

Je retrouvai quelques copains de mon précédent séjour du début décembre. Je n'étais pas logé dans la même chambre, j'étais au rez-de-chaussée d'un grand bâtiment. J'héritai d'un lit d'entre-deux. Celui du troisième niveau était occupé par un gars d'Olivet, près d'Orléans. J'ai oublié son nom. Il était plutôt taciturne.

Dans ces chambres de 120 types, la clientèle était un peu hétérogène. Il y avait peu de « piliers de

camps », beaucoup étaient, comme moi, en attente de repartir en kommando.

Il y avait de ce fait beaucoup d'égoïsme, de « chacun pour soi ». Beaucoup de parasites, des poux (car pour se laver par cette froidure, il fallait du courage ; pas d'eau chaude), des punaises (les visiteuses du soir) et des puces. Il m'était impossible de dormir tant elles me dévoraient. Je me mettais sur quatre tabourets, là j'étais moins assailli.

Dans la journée, nous exposions pourtant nos deux couvertures dehors par moins 20 degrés et plus, qu'il fallait surveiller de près, à cause des vols.

La nuit (un bidon de 50 litres était affecté aux besoins urgents. Ceux qui étaient obligés d'y aller se faisaient conspuer. Cela me rappelait la « tinette » de notre « pullmann » qui nous avait amenés dans ce beau pays des « surhommes blonds » !

Le matin, culotte à la main, il y avait bousculade pour les latrines. Il fallait faire la queue. Ceux qui s'éternisaient sur les barres avaient également droit aux invectives des suivants. La dysenterie n'était pas rare.

Les latrines étaient creusées à près de deux mètres de profondeur dans le sol, sur une douzaine de mètres de longueur et environ deux mètres cinquante de largeur. A chaque bout, il y avait deux morceaux de bois fixés en forme de « X », avec, en travers, un bois rond, taillé dans un jeune pin. Au centre, pour éviter la surcharge et le danger de rupture, un madrier allant d'un bord à l'autre en largeur, supportait de chaque côté un étau.

Un matin, alors qu'il y avait surcharge d'occupants, une partie de l'installation s'effondra, entraînant avec elle ses occupants. Vous voyez le tableau !

Le 17 janvier 1941, un « wachmann », que je ne connaissais pas, vint me chercher avec deux autres P.G. inconnus aussi, d'un kommando voisin. Il me débarqua à la gare d'Ulsburg où m'attendait le gardien Schuster. Comme il faisait très froid et que la nuit tombait, celui-ci voulut m'emmener au pas. Je lui fis comprendre que j'avais toujours mal et que je devais marcher lentement. Comme il était entre plusieurs « schnaps », il m'engueula comme à son habitude. Mon avenir s'annonçait pas tout rose.

Je retrouvai mes copains, je leur racontai ce qui s'était passé, ce que j'avais vu, etc...

Le lendemain matin, je partis avec un groupe différent vers des fermes assez éloignées du pays. Le gardien égrenait les hommes successivement et bientôt je me retrouvai seul avec lui. A la dernière ferme, il cogna à la porte d'entrée. Bientôt un gros « bauer » (paysan), tout ébouriffé, nous ouvrit.

Ils baragouinèrent, burent un « schnaps » (alcool de pommes de terre) et mon gardien repartit dans la neige après avoir lancé « Heil Hitler » et claqué les talons.

J'allais connaître mon deuxième patron...

A Suivre.

Le coin du souzize

par Robert VERBA



— Tu as fini tes devoirs ?
— Oui Papy, et je me suis bien appliqué car la maîtresse nous a dit que si on étudiait bien, plus tard on pourrait devenir médecin, avocat, ingénieur, etc... ou Président Directeur Général d'une grande société, comme toi tu l'as été.
— Où as-tu pris cela mon petit Laurent, je n'ai jamais été président de quoi que ce soit !
— Allons Papy, je t'ai entendu plusieurs fois dire que tu allais à une réunion d'anciens P.D.G. ?
— Tu confonds, mon cher petit, P. d. G. a plusieurs significations. Dans mon cas cela signifie Prisonnier de Guerre.

Le visage de Laurent s'assombrit brusquement et les larmes aux yeux s'écria :

— Mais qu'est-ce que t'as fait pour aller en prison ? Tas volé ?

— Allons, mon cher petit, rassure-toi, prisonnier de guerre n'a rien à voir avec les prisonniers de droit commun. J'ai été un ancien combattant, comme beaucoup d'autres qui, par devoir ou même volontairement, ont combattu l'ennemi pour défendre leur pays. Malheureusement dans les premières années nos adversaires ont été les plus forts et beaucoup d'entre nous ont été obligés de se rendre à l'ennemi et c'est ainsi que je suis devenu un P. d. G.

— T'es resté longtemps P. d. G., Papy ?

— Tu le sais très bien, mon petit, j'en parle assez souvent et peut-être plus qu'il ne faut. Comme beaucoup d'autres, 5 longues années où j'ai été séparé de mon pays, de ma famille, de tout ce qui concernait ma vie.

— Ça a dû être terrible, Papy, mais alors pourquoi tu cherches à te rappeler ces mauvais souvenirs en allant à des réunions ?

— Mon cher petit, essaye de comprendre ; nous avons été des millions à combattre et aussi des millions à être faits prisonniers. Là nous avons découvert l'entraide et l'amitié.

Au retour de captivité nous avons voulu perpétuer cette amitié en fondant des amicales, c'est-à-dire en

continuant cette entraide auprès de nos anciens camarades qui rencontrent de graves problèmes dans leur existence et en venant en aide aux plus défavorisés. De même beaucoup ont disparu et nous essayons de leurs veuves ne se sentent pas totalement esseulées, c'est pourquoi nous avons créé un journal mensuel que tu pourras lire à compter d'aujourd'hui.

— Oh ! merci Papy. Et les autres pays qui ont fait la guerre, font-ils la même chose que nous ?

— Mais oui, mon cher petit, il existe partout des associations d'anciens combattants, car vois-tu, il n'y a guère de choses plus horribles que la guerre qui coûte la vie à des millions d'innocents.

— Tu dois en vouloir, Papy, à ceux que tu as combattus ?

— Ma foi, Laurent, je ne le crois pas, ils étaient dans le même cas que nous ; par contre j'en veux à tous leurs gouvernements de l'époque qui ne reculaient devant rien pour satisfaire leurs ambitions personnelles.

— J'ai bien compris maintenant ce qu'est un ancien P. d. G. et quand je serai plus grand, je m'inscrirai aussi à une amicale.

— Tu as raison, mon cher petit, mais j'espère surtout qu'une amicale d'anciens combattants n'aura plus lieu d'exister. Je le souhaite de tout mon cœur car, vois-tu, il n'y a rien de plus abominable que la guerre, et si on doit lutter pour un idéal, c'est celui de la Paix sur Terre.

Mourir en captivité

La mort du prisonnier en terre étrangère est la chose la plus douloureuse qui soit. C'est comme si l'on mourait deux fois : dans le dénuement du corps souvent presque total, dans le déchirement du cœur et de l'âme, dû à l'absence, à ses côtés, de ceux que l'on aime et de tout ce qui relie l'homme au pays qui l'a vu naître : sa terre, sa maison, son village aux toits d'ardoise, la rue de sa ville qui le définissent...

Combien de fois l'idée de la mort sur place a occupé notre esprit, que l'on chassait comme importune, impossible, absurde ! !

Combien pourtant sont morts, des milliers, dans des conditions inhumaines, cruelles, où la vengeance même pouvait avoir sa place ! Visions

« Le 26 mai 1940 au soir, les divisions de la 1^{re} Armée Française, engagées au sud et au sud-ouest de Lille, reçurent l'ordre de se replier en direction générale de Dunkerque. Parmi ces divisions se trouvaient la 2^e Division Nord-Africaine du Général DAME et la mienne : 25^e Division Motorisée.

Le 27 mai, le gros de ces divisions fut encerclé

de détresse totale, d'horreur, d'injustice aussi qui nous hantent encore, auxquelles on se refuse à croire mais combien réelles.

On lira ci-dessous le récit dramatique de la mort de deux officiers supérieurs français à la forteresse de Koenigstein, les généraux DAME et MESNY, dû à la plume du général E. MOLINIE et adressé le 4 novembre 1965 au Secrétaire général de l'Amicale Régimentaire du 8^e Zouaves, qui a autorisé la présente reproduction.

Sur les raisons et les conditions de la mort du général MESNY, nous avons ajouté une page extraite d'une plaquette de notre camarade Jean-Charles LHEUREUX, publiée à Nîmes en 1986.

J. T. et P. D. - (VB).

par un corps de 4 Panzer Division, qui, débouchant de Béthune, prit possession des points de passage du canal de la Deule. Nos unités étaient réparties comme suit : Division Marocaine à Canteleux, 5^e Dina (Mesny) et 2^e Dina (Dame) à Haubourdin avec moi-même et une partie de la 25^e DIM. Des unités de la 1^{re} DIM et de la 25^e DIM à Loos avec la 15^e DIM (Juin) dans les fau-

bourgs sud de Lille.

En tant que général de division le plus ancien, je pris, le 28 mai au matin, le commandement de toutes ces unités. Noter que celles-ci se battaient sans interruption depuis le 12 mai, que tous les organes de ravitaillement, service de santé, etc. ayant été portés en hâte vers Dunkerque, elles ne disposaient que de leur train de combat.

Arrivé à Haubourdin le 28 au lever du jour, DAME trouve sur la Deule le seul pont non détruit. Il en prit aussitôt possession et monta une attaque pour le 28 au soir, afin d'en déboucher en direction d'Armentières. Il ne resta plus qu'à faire étayer cette attaque sur les ailes par MESNY et JUIN.

Les gars de DAME enlevèrent le pont et, en un superbe élan, pénétrèrent profondément dans la position ennemie.

Hélas, une concentration écrasante d'obus provenant des quatre points cardinaux, provoqua parmi les réserves rassemblées près du pont, de telles pertes, que la tentative de dégagement avorta.

Il ne nous restait plus qu'à prolonger la résistance jusqu'à épuisement des moyens de combat pour retenir, loin de Dunkerque, les forces chargées de nous réduire. Or, depuis le 28 midi, j'étais en possession des ordres donnés, le matin même, par le Général WOEGER

Suite page 6.

Le feuilleton du "LIEN" (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XXII

L'existence d'un soldat n'est pas faite que de discipline, dualité, obligations impératives... Il arrive que gradés et subordonnés mettent leurs compétences en commun pour organiser l'apothéose... Cette dernière étant néanmoins troublée par les extravagances de l'indispensable farfelu.

Drôlement pinoche, il se trouve, Antoine, travesti comme ça. C'est Quirchon qui lui a passé sa tenue. Les autres admirent le résultat. Soudain, l'un d'eux s'écrie :

— Fais gaffe ! V'là Zude !
Le freluque baisse la tête, se faufile dans le tas. Le lieutenant s'arrête et interroge :
— Vous n'avez pas vu Blavien ?
— Non, mon lieutenant.
— Si vous le voyez, dites lui qu'on le demande aux cuisines.

C'est ça, papa !
Le défilé commence. En tête, la musique du Vingt-troisième. Quatre-vingts exécutants gantés de blanc, précédés d'un tambour-major qui fait la pige à Rastelli. Puis, ce sont les « soldats de bois » sans Antoine qui a emprunté le biclo de Macoupé pour voir ça « en ville ». Il est gâté. Tout ce qui porte un uniforme fait boum ! Boum ! Les pectoraux n'en peuvent plus de se gonfler. Les gens rient. Applaudissent les chars qui défilent. Une casemate, évidemment, suivie d'un château fort. Une cagna de 14-18. Une guinguette du Front Popu. Puis une métaphore de la paix, personnifiée par une jeune fille ailée que protège une sentinelle en armes ; c'est cucul à pleurer mais tout le monde ovationne. Une hutte tahitienne bourrée de nègres, on se demande bien pourquoi, des précurseurs, sans doute. Des clowns, des toréadors. Un bateau tout blanc. Un Ben-Hur de rigueur. Bon, passons, parce qu'il y en a une sacrée tapée. L'ambiance est du tonnerre. Toutes les maisons sont pavoisées de tricolore. Personne ne semble penser aux mironnets qui, là-bas, à quelques milliers de mètres, derrière leurs canons braqués, silencieux, attentifs, doivent avoir envoyé leurs espions pour voir comment ça se passe.

A l'entrée du camp, la populace s'engouffre derrière le défilé après avoir versé un franc au poste de garde. C'est, paraît-il, pour la fondation d'une caisse de secours au profit des soldats nécessiteux. D'ici que le Dohen soit dans le coup, il n'y a pas l'air.

Tandis que les chanteurs de Lauterbourg entament du Strauss, Antoine monte sur l'estrade afin d'avoir une vue d'ensemble. Au moins trois mille personnes. Toute la population du pays et des alentours. Ils aperçoivent, aussi, un cuisinier qui lui fait de grands signes. Il s'éclipse.

Du coup, la chasse commence. Parmi les chanteurs, les danseurs, les burlesques, les « soldats de bois » automates, loupant tout leur numéro ; auxquels notre malin glisse en passant :

— Ben, dites donc ! Vous cassez pas les carreaux avec votre truc.
Pour se volatiliser aussitôt, car le lieutenant Zude re-surgit. Le voici, maintenant, du côté des baraques foraines, poursuivi par le sergent-chef Vaquart à qui on a dû passer la consigne.

Il arrive à la « Villa Adolphe ». C'est la casemate fantôme. L'aboyeur qui bonimente, à la porte, c'est Varidan. Antoine lui désigne le gradé qui s'essouffle pour le rattraper, et pénètre à toute allure dans la construction. A l'intérieur, c'est le noir total. On découvre juste, éclairé faiblement, une caisse renfermant une couleuvre, le squelette de notre loustic peint sur papier, un autre squelette constitué d'os qu'il avait récupérés, et un tas d'autres objets aussi insolites qu'inutiles. Le même traverse tout ça, plonge sous la bache à l'autre extrémité, et fait le tour pour revenir à l'entrée. Varidan lui chuchote : — « Mate-le, c't'enfermé ! »

Vaquart est allé chercher deux chaises qu'il a mises l'une sur l'autre, grimpe sur cet échafaudage, il a glissé la tête entre le haut de la bache et le toit, espérant ainsi repérer le fugitif. C'est trop beau ! Ce dernier glisse à son copain : — « Je m'en charge ! »

Et, passant à toute vitesse, il attrape le pied de la chaise du dessous. Tout s'écroule. Le sergent reste un moment pris par le qui-qui, puis il s'effondre à son tour. Lourdemment, sa grosse bedaine en l'air. Notre lascar est déjà loin quand Varidan s'empresse :

— Chef ! Vous ne vous êtes pas fait mal ? Il fallait passer par la porte, je vous aurais pas fait payer.
— Ah ! Le voilà !

Antoine vient de rentrer dans les cuisines.
— On te cherchait ! Tout le monde. Le lieutenant Zude. Le sergent-chef. Le crabe de service !

— Vous me cherchiez ? Ben, j'étais là. A deux pas. Avec Laracine. Vous pouvez lui demander.
— Tu parles ! Celui-là, il est aussi gonflé que toi ; c'est bien le dernier qu'on ira trouver !

Dans les marmites, la popote mijote doucement. Les civils, massés dans le couloir, regardent cela, avec curiosité, par les guichets ouverts.

Voilà que se pointe le sergent Manelli, un minuscule képi sur sa grosse tête. A croire qu'elle a enfilé depuis qu'on le lui a remis. Il vient faire visiter le palais de la boustifaille à deux amis enchaînés à un maintien godiche. Antoine leur avance prestement une table et trois tabourets, et leur annonce :

— Vous allez goûter notre ratatouille, messieurs ; du civet mitonné aux petits oignons, je ne vous dis que ça !

Les civelots, devant de telles prévenances, ils bichent comme des poux sur un poitrinaire. Pour les cuistots présents, c'est moins probant. Ils contemplant la scène avec inquiétude. Autant d'amabilité de la part de ce gougnafier doit dissimuler quelque chose. Ils n'ont pas tort. Le lardon rempli les assiettes, mais comme par hasard, toujours en passant sa louche par dessus les couvre-chefs. Et... elle déborde, cette louche, pire que le Nil, mais en moins fertile.

— Encore un peu de rab ?
Et, op ! Un peu plus de sauce sur le cassis par la même occasion. Le légumier, regardant le manège, n'ose intervenir ; il grogne entre ses dents :

— Mais, qu'est-ce qu'il a dans la peau, ce mec ?
Il a bien tort de s'en faire. Après ce plantureux repas, les trois convives remercient chaleureusement leur amphitryon :

— C'est bien gentil à vous.
La prochaine fois, ils ôteront leurs galures avant de passer à table, ces mal éduqués.

Dehors, les cadors de la musculature font des exhibitions. Cela semble passionner le public beaucoup plus que les numéros ayant précédé. Antoine en éprouve un peu de tristesse pour tous ses copains qui se sont donnés tant de mal sans obtenir ce succès. C'est inquiétant quand le baraqué est roi. Les gros bras qui n'ont que le mérite d'être nés comme ça. Les malabars à tête d'épingle. Du sport, il en faut, lui-même ne crache pas dessus, mais il ne faut pas que cela devienne une chape de plomb à dissimuler les turpitudes. En Schleusie, ils en connaissent un rayon sur la question. Un moment, il songe à aller chercher de l'huile de ricin à l'infirmerie (tenue par un ami) histoire de rendre plus modestes ces vanneurs du biscoto hypertrophié ; après tout, ils ont des intestins comme tout le monde. Cependant, aussi fantasiste soit-il, il conserve, néanmoins, sa conscience professionnelle ; cette dernière prend le dessus. Il s'abstient. A regret. Mais, ils ont eu chaud.

Tandis que la foule vide le camp par petits groupes animés, Buttlering vient trouver Antoine :

— Dis donc, on a quartier libre, ce soir ; j'étais serveur au dancing, il me reste plein d'oselle, avec les pourliches que je me suis faits. Faut le dépenser !

Laracine et Macoupé sont partants. Aïe ! C'est dangereux. Surtout un jour comme ça, où tout le monde est plus ou moins échauffé par ce qu'il s'est déjà enfilé dans le gésier. Pourtant, aujourd'hui, les habitués des troquets sont plus indulgents. Ils rigolent. Même lorsque Laracine leur verse du sel dans la bière, ou leur casse un œuf dur sur la tête. Mais cela ne suffit pas à nos ouistitis qui rêvent d'un final en beauté. Tout à coup, le trait de génie surgit. Là. Tout seul dans un coin. A une table. L'air plus dominateur et méprisant que jamais. En guêtres et uniforme de fantasie. Le caporal-chef Médor.

Il s'irote. Une limonade. Peut jamais rien faire comme les autres, celui-là ! Nos quatre zigotos le rejoignent.

— Bonsoir caporal-chef ; vous permettez qu'on vous tienne compagnie ?

L'autre, devant une telle marque d'estime, se rengorge. Il lâche de sa voix de fausset :

— A la rigueur, messieurs, aujourd'hui, c'est une journée exceptionnelle.

Ce qui sous-entend que les autres jours, ils ont intérêt à ne pas mêler leurs torchifs avec son essuie-pognes. Buttlering attaque :

— Vous buvez de la limonade, caporal-chef ? Et, à Antoine :
— On m'a toujours dit qu'un gradé ça ne tenait pas le litron.

Antoine rentre dans le jeu : — Oh ! penses-tu... je suis sûr que s'il le voulait, le caporal-chef, il boirait. Tiens ! Tous les apéros de l'étagère.

Buttlering fonce : — S'il fait ça, moi, je me tape la totalité des alcools de l'étagère du dessous !

Laracine, toujours hypocrite, emberlificote Médor :
— C'est un prétentieux. Les alcools, c'est nettement plus fort que les apéritifs. Il ne tiendra pas le coup. Surtout devant un supérieur. Vous allez l'écraser.

L'autre ne sait plus très bien ce qu'il doit faire, pris entre sa fatuité naturelle, sa méfiance malade, et sa radinerie. Macoupé tempore calmement :

— Je vous en prie, messieurs, pas de pari ; la solde d'un caporal-chef n'est pas très élevée.

— Je paie, qu'il gueule Buttleringwoifaitst !

— Patron ! Apportez-nous tous vos apéritifs et tous vos alcools ! Y'a le caporal-chef qui prétend qu'un gradé c'est plus résistant qu'un homme de troupe !

Il ne peut plus se déballonner, le Médor ; toute la salle a les yeux fixés sur leur groupe. Ceux qui connaissent l'équipe s'en poutrent les babines. La table est vite garnie de bouteilles. A première vue, on pourrait croire que Buttlering part avec un gros handicap, mais il n'en est rien, même si on le surnomme « l'Alambic », car le mélange des alcools est moins dangereux que celui des apéritifs, de plus, les verres sont moins grands.

Médor, qui a bu lentement ses premiers verres, accélère la cadence. Il veut maintenir le rythme de Buttlering qui boit cul-sec. A chaque godet, la salle applaudit. Le patron fonce à la cave, chercher de nouvelles appellations. Des mélanges indérouillables dont il ne parvenait pas à se débarrasser tellement c'est tarte. Laissés pour compte. Achats malencontreux. Bouchons miteux. De l'improbable. Du douteux. Le pauvre cabot, les yeux vitreux, regarde l'assemblée :

— Hein ! Qu'est-ce qui a dit qu'un gradé ça ne tenait pas le coup ?

Il en est à son quatorzième godet. Oscille un moment. Et puis. Badaboum ! C'est l'écroulement. Il s'affale sur la banquette, blanc comme un mort devant une attaque d'asticots ; tandis que Buttlering, hilare, commande une petite bénédiction :

— Pour faire passer le reste ! Qu'il gueule.

L'enui, c'est que le Médor on ne peut pas le laisser là, en plein coltar, au milieu des pékins qui se paient sa citrouille. Alors, ils l'agrippent chacun par un membre, et les voilà partis dans la nuit. Corbillard de l'abondance, brailant la chanson du morpion : « De profundis ! Morpionibus ! »

Soudain. Coups de sifflet. Ils sont interpellés :

— Qu'est-ce que vous transportez là ?
Merde ! C'est l'irascible lieutenant Zude. Il s'approche et contemple Médor dans les vapes. Ça lui arrache un geste de surprise :

— Lui !

Laracine, impitoyable et toujours glacial, comme une reine de beauté devant un édenté sans frite, intervient :

— Vous savez, mon lieutenant, il cachait son jeu. On l'a trouvé comme ça à « La Couronne ». Pour l'honneur de l'armée, on ne pouvait pas le laisser là.

— Vous avez bien fait. Mettez-le dans sa chambre, qu'il réponde, sèchement, le lieubitte, avant de s'éloigner songeur.

Il doit se dire que c'est le monde à l'envers si ses meilleurs collaborateurs se poivent, tandis que les chepanaps jouent les Saint-Bernard. L'explication, demain, avec le crabe-chef, risque d'être orageuse. Surtout quand il comprendra que nos zèbres l'ont mis en double, lui aussi.

(à suivre)

Mourir en captivité (suite)

qui avait été choisi par le Général Von REICHENAU pour remplir cette mission. Il disposait de 3 Panzer Div. et de 7 divisions d'infanterie. Cet ordre m'avait été fourni à la suite d'un coup de main du 38^e R.I. de la 25^e Div. effectué dans Lille, au cours duquel, le Général commandant une division allemande avait été fait prisonnier.

Les attaques allemandes se poursuivirent avec la plus grande violence les 28, 29, 30 et 31 mai. Pour vous donner une idée des conditions de la défense je précise, qu'à Haubourdin, les gars de DAME se battaient entre deux ponts séparés par 450 à 500 mètres, véritable entonnoir pour obus venant de tous les azimuts et bombes d'avions.

Ayant mon poste de commandement dans le secteur de la 2^e Dina et m'entretenant chaque jour avec DAME, je fus à même d'apprécier non seulement sa vive intelligence et sa vigueur morale, la rapidité de ses réactions mais encore la générosité de son cœur. Très exigeant, il était très aimé de ses hommes. Il fut récompensé par l'admirable cohésion de ses unités.

Le 1^{er} juin, les défenseurs de Haubourdin, qui, dans la lutte jusqu'à épuisement des munitions, avaient pu prolonger le plus longtemps possible leur résistance, défilèrent, en armes, devant le Général WOEGER, son Etat-Major et un bataillon qui leur rendirent les honneurs.

Le Général DAME fut interné avec MESNY et moi-même dans la forteresse de Koenigstein. Avec sa bonne humeur et son courage habituel, il dissimulait une lourde fatigue. Il ne tarda pas, tout au début de juillet 40, à tomber malade, atteint de congestion pulmonaire.

L'accès de l'infirmerie du camp nous était interdit.

Une semaine après son hospitalisation, nos geôliers nous prévinrent de sa mort et autorisèrent un groupe de généraux à se rendre auprès de sa dépouille mortelle. Nous fûmes mis en présence du cadavre de notre très cher camarade, nu sur sa paille, les membres contractés, le visage figé dans les angoisses de la mort. A côté de lui... sa ration quotidienne de patates bouillies !

Nous nous retirâmes bouleversés d'indignation. Le malade n'avait reçu aucun soin. Mais, l'un des nôtres, en notre nom, le Général GIRAUD, força les portes du bureau du médecin du camp et l'accusa du meurtre de son malade. Il le prévint que la Croix-Rouge recevrait sa plainte déposée entre les mains de son représentant lors de sa prochaine visite trimestrielle.

GIRAUD fut inculpé d'insulte au Reich. Il devait comparaître devant un tribunal militaire à Berlin. Inculpation sans suite, mais GIRAUD mit, deux mois plus tard, la Croix-Rouge au courant.

En juin 42, MESNY et moi-même fûmes envoyés dans un camp de représailles sur les bords de la Vistule à la suite de l'évasion de GIRAUD et surtout de notre opposition flagrante à toute collaboration. A notre retour, en 45, MESNY fut abattu d'une balle à la nuque.

Au printemps 50, j'eus l'effarante surprise de recevoir la visite du Général WOEGER, mon vainqueur de 40, venu rendre hommage à notre résistance et se livrer à une intimité amicale déplacée. Je m'empressai de lui apprendre que sur les 4 généraux qu'il reçut à sa table le 1^{er} juin, 2 avaient été tués comme prisonniers. La fin de notre entretien fut de la plus fraîche correction.

APRES L'EVASION DE GIRAUD : LES REPRESENTATIONS

« Cependant, à Koenigstein, le Général Genthe est traduit devant une cour martiale, dégradé et envoyé immédiatement comme « Gefreite » (caporal) sur le front de l'Est. Son successeur le général Wolf, qui s'était fait les crocs en Pologne, sera moins compréhensif que lui. Première décision de sa part : 18 généraux français soupçonnés d'avoir aidé Giraud sont internés dans la casemate III puis envoyés, le 15 mai, à Thorn (Torun) non loin de Dantzig. Le général norvégien Rugge fait partie du convoi. Dix de leurs camarades les rejoignent le 15 juin et trois enfin le 28 décembre. Tous y resteront jusqu'au 16 septembre 1944, date à laquelle ils furent ramenés à Koenigstein.

Dans des circonstances mal définies, où son état physique et moral déficient avait une part, le général Condé cède ses fonctions de Doyen à son collègue Bourret.

Il s'avère que Hitler avait donné l'ordre de fusiller cinq généraux suspects. Cet ordre ne fut pas suivi d'exécution, on ignore exactement pourquoi, mais il est vraisemblable que c'était pour faciliter les négociations en cours en France avec le fugitif... Cependant, trois ans plus tard, le 19 janvier 1945, alors que le front de l'Est est percé, cinq généraux sont désignés pour quitter la forteresse. Il s'agit de MESNY, FLAVIGNY, de BOISSE, BUSSON et DAISNE. Ils sont emmenés séparément dans des autos (dont les poignées de portière ont été enlevées) entre deux officiers SS armés de pistolets-mitrailleurs. Quatre d'entre eux parviennent à Colditz, forteresse située à 70 km de Koenigstein et au régime très sévère. Le 20 janvier, le colonel Von Prawitz, commandant de cet Oflag IV C, annonce à ses nouveaux hôtes que, la veille, leur camarade MESNY a été tué près de Dresde au cours d'une tentative d'évasion. FLAVIGNY s'indigne, affirme qu'il s'agit d'un crime car il sait que MESNY avait renoncé à s'évader pour la raison essentielle qu'il ne voulait pas exposer à des représailles son fils, arrêté en 1944 pour actes de résistance et déporté en Allemagne.

Effectivement, quelques semaines plus tard, la dépouille du général MESNY put être autopsiée par des médecins français. Le malheureux avait été abattu d'une balle dans la nuque... par un certain capitaine Schweinitzer.

C'est finalement au procès de Nuremberg qu'on devait apprendre la raison exacte de cet assassinat : en 1944, dans le Jura, un général allemand prisonnier avait été tué par une sentinelle alors qu'il essayait de fuir. Le Führer aurait alors imaginé le tragique scénario de l'exécution du général MESNY, ses quatre camarades devant être fusillés ultérieurement. Mais, pourquoi le choix de MESNY ? On l'ignore car il ne semble pas que les Allemands aient appris l'aide dont il avait fait bénéficier GIRAUD. Il a été question d'un tirage au sort. La fatalité fait bon ménage avec la cruauté.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 474

HORIZONTALEMENT :

I. - Importait. — II. - Malléable. — III. - Praticien.
— IV. - Ami. — Mit. — V. - Rand. — Téta. — VI. - Titube.
— En. — VII. - II. — VIII. - Alimentée. — IX. - Lésineurs.

VERTICALEMENT :

1. - Impartial. — 2. - Marmaille. — 3. - Plaint. — Is. — 4. - Olt. — Du. — Mi. — 5. - Rein. — Bien. — 6. - Tac. — Té. — Né. — 7. - Abime. — Btu. — 8. - Iléite. — 6R. — 9. - Tentantes.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^e trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE